



HAL
open science

San Francisco sous la plume de Bret Harte – The Overland Monthly, 1868-1871

Cécile Cottenet

► **To cite this version:**

Cécile Cottenet. San Francisco sous la plume de Bret Harte – The Overland Monthly, 1868-1871. Sophie Vallas, Sylvie Mathé, Richard Phelan, Hélène Christol. San Francisco à l'Ouest d'Eden, Presses Universitaires d'Aix Marseille Université, pp.143-152., 2012, 9782853998123. halshs-01317844

HAL Id: halshs-01317844

<https://shs.hal.science/halshs-01317844>

Submitted on 18 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SAN FRANCISCO À L'OUEST D'ÉDEN

sous la direction de

Sophie Vallas, Richard Phelan, Sylvie Mathé et Hélène Christol



S O C I É T É S
C O N T E M P O R A I N E S

SAN FRANCISCO À L'OUEST D'ÉDEN

Sous la direction de
Sophie Vallas, Richard Phelan, Sylvie Mathé et Hélène Christol

2012

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE

San Francisco sous la plume de Bret Harte

The Overland Monthly, 1868-1871

Cécile COTTENET
Aix-Marseille Université

En 1858, la Californie nouvellement entrée dans l'Union comptait quatre-vingt-neuf journaux et périodiques, ce qui laisse entrevoir son attractivité et celle de San Francisco pour de nombreux journalistes et imprimeurs (Wagner, 73). Des journaux de San Francisco au moment de la ruée vers l'or on connaît essentiellement *The Alta California* (1849), *The Call* (1856) ou encore, plus tard, *The Examiner* (1865) que le célèbre patron de presse William Randolph Hearst acquit en 1887. *The Overland Monthly*, dont Bret Harte fut le premier rédacteur en chef, a souvent été acclamé comme « le premier magazine littéraire de l'Ouest », lié au Cercle de San Francisco qui notamment regroupait autour de Harte et Mark Twain la poétesse Ina Coolbrith ou Charles Warren Stoddard. Sa renommée, bientôt nationale, allait contribuer à la diffusion d'une littérature régionale dite *local color*, jusqu'alors méconnue ou considérée comme inexistante, dont "The Luck of Roaring Camp" de Harte est certainement emblématique.

Pourtant, en 1868, son fondateur, Anton Roman, n'avait pas envisagé son magazine uniquement sous l'angle littéraire, et c'est précisément ce paradoxe entre vocations littéraire et commerciale que cet article dessine à travers l'examen des éditoriaux de Harte. Entre 1868 et 1871, date de son départ pour l'Est, le rédacteur brossa dans sa chronique "Etc." un portrait de San Francisco sans concession, aiguisant sa plume contre les spéculateurs, déplorant l'esprit désespérément mercantile de la ville — parfois au mépris de l'ambition initiale de Roman. Avant de faire ressurgir cette ville sous le regard, nécessairement subjectif, de Harte, il est nécessaire de dresser un rapide état des lieux de la presse magazine américaine, ce qui permettra de mieux saisir la place de San Francisco et de *The Overland Monthly* sur la scène médiatique et culturelle nationale dans le dernier quart du XIX^e siècle.

Entre 1860 et 1900, les États-Unis connurent une véritable explosion de l'imprimé, due non seulement à l'amélioration des techniques d'imprimerie et des réseaux de distribution, mais également à la baisse du taux d'illettrisme. L'augmentation du nombre de magazines fut telle que certains historiens ont nommé cette période « l'ère du magazine » : entre 1865 et 1900, leur nombre augmenta à l'échelle nationale de plus de 680 %, tandis que dans le même temps la population croissait de 113 % (Johanningsmeier, 15-18).

Jusque dans les années 1880, cependant, on trouve assez peu de magazines dits « littéraires », publiant des œuvres de fiction de qualité ainsi que des

critiques et éditoriaux informés. De fait, avant 1868, date de création de *The Overland Monthly*, les plus prestigieux se comptent presque sur les doigts d'une main, et sont majoritairement affiliés à une maison d'édition – ainsi *The Atlantic Monthly* (1857) publié par la maison Ticknor & Fields, *Harper's Weekly* (1857), *Harper's New Monthly Magazine* (1850), et *Harper's Bazar* (1867-1929), *Lippincott's* (1868-1915) ou encore *Putnam's Magazine* (1853) publiés par les maisons éponymes¹.

La concentration de ces magazines était autant numérique que géographique, la grande majorité étant publiée dans les trois centres éditoriaux de l'époque. En 1880, un quart environ des mensuels étaient publiés à New York, Boston et Philadelphie se partageant le reste du marché. De même le lectorat ciblé reste, au moins jusqu'en 1900, un lectorat urbain établi sur la côte nord-est, malgré la migration vers l'ouest et les progrès de la distribution à l'échelle nationale. Ce lectorat de haute tenue se compose essentiellement de l'élite éduquée relativement aisée – ce que traduit ou induit le prix de ces magazines, entre 25 et 35 cent par numéro, en comparaison des 5 ou 10 cents que coûtent alors la plupart des *story papers* et autres journaux de fiction populaire moins réputés.

En Californie, les journaux sont certes nombreux, mais souvent de piètre qualité. Quant à la presse littéraire, concentrée à San Francisco, elle demeure assez confidentielle, d'autant plus que dans les années 1850 et 1860, les magazines ne s'illustrent guère par leur longévité. Ils se nomment *Hutching's California Magazine* (1856-1859), *The Hesperian* (1858-1863), ou encore *Sunday Mercury* et *Golden Gate*; mais les véritables prédécesseurs de *Overland* furent *The Golden Era* (1852) et *The Californian* (1864-1867), où de nombreux contributeurs de *Overland* firent leurs armes. Le premier se voulait avant tout populaire – ce qu'il fut, notamment parmi les chercheurs d'or – et avait le mérite de mettre l'accent sur des thèmes proprement californiens. Harte, Ina Coolbrith, Joaquin Miller, Charles Warren Stoddard ou encore Charles Henry Webb y publièrent abondamment. Le second, également porté par les grands auteurs californiens, se voulait de qualité et résolument littéraire, mais ne trouva pas de marché à la hauteur de ses ambitions (Caughey 205, 208).

The Overland Monthly fut lancé à l'été 1868 sur l'idée d'un libraire et éditeur viennois immigré en Californie, Anton Roman. Celui-ci en confia la rédaction à Bret Harte qui avait déjà fait ses preuves, à la fois comme linotypiste au *Golden Era*, et comme rédacteur en chef de *The Californian* (Brooks, 1899: 447). L'ambition du magazine de rivaliser avec le plus prestigieux des magazines littéraires de l'époque, *The Atlantic Monthly*, a été soulignée à plusieurs reprises. À cette époque, il se vend entre 35 000 et 50 000 exemplaires d'*Atlantic*, mais avant tout, ce magazine incarne *l'establishment* littéraire de la Nouvelle Angleterre sous la houlette de William Dean Howells². Noah Brooks,

1 S'y ajoutent des magazines plus ciblés, mais un peu moins prestigieux, tels *Godey's Lady's Book* (1840-1898) ou *Peterson's* (1842) destinés à un lectorat féminin, ou encore *Youth's Companion* (1827) pour les jeunes gens.

2 James T. Fields est alors officiellement rédacteur en chef mais c'est Howells qui en réalité dirige le magazine entre 1866 et 1871, avant d'en devenir rédacteur en chef de 1871 à 1881. Frank Luther Mott, [1938], *A History of American Magazines, 1850-1865*, vol. II, Cambridge, Mass., Belknap, 1957, p. 505.

collaborateur de *Overland*, se rappelait en 1898 que Roman souhaitait faire du magazine *[a] literary enterprise that should be to us, dwellers on the shores of the Pacific, what the Atlantic was to those who remained in our old home on the other side of the continent.*" (Brooks, 1898: 3)

L'idée que *Atlantic* était une forme de « prototype de l'autre côté du continent » (Brooks, 1898: 5) est attestée par le choix du titre lui-même.

Comme Harte l'expliquait dans son tout premier éditorial, plutôt que de souligner le *terminus* par un banal *Pacific* ou *Californian Monthly*, le terme de *Overland* permettait d'embrasser le gigantesque espace entre les deux côtes – tout comme *Atlantic* renvoyait aussi bien à la côte est qu'à l'immensité liquide séparant les États-Unis de l'Europe (Harte, "Etc." juillet 1868: 99). D'autre part l'emblème qui ornait la page de titre rappelait ironiquement celui choisi par les rédacteurs d'*Atlantic*: l'ours de Californie enjambant les rails du transatlantique offrait un pied de nez évident à l'original et distingué buste de John Winthrop suintant la Nouvelle-Angleterre par tous les plis de sa fraise³. Enfin le prix annuel de 4\$ était identique à celui d'*Atlantic*, et la rédaction avait adopté la même pratique consistant à ne pas signer les articles – ne mentionnant le nom des auteurs que dans la table des matières de chaque volume semestriel.

On imagine alors la joie des Californiens lorsqu'ils reproduisirent dans leurs pages le certificat « d'adoubement » par le grand frère :

[...] the greatness of California is shown to so much better advantage in her literature, that if only she will keep The Overland Monthly vigorous, we will never ask her for another bottle of her "champagne" or "hock" [...]. It is a real wonder when a new land like California gives the world literature of prime quality, in a magazine which is not likely to be banished from "gentlemen's tables," [...]. There is something Attic in this sort of greatness that dwarfs bigness; and that suggests the difference between most American cities and Athens – or Frisco⁴.

En décembre 1869, la rédaction proposait crânement aux lecteurs de souscrire un abonnement au « seul magazine littéraire publié sur la côte ouest ». Pourtant, à en croire Roman, sa vocation première était autre :

I saw an opportunity for a magazine that would furnish information for the development of our new State and all this great territory, to make itself of such value that it could not fail to impress not alone the people of the West Coast, but the East as well. (Roman, 1898: 73)

En vérité, Roman redoutait qu'aux mains de Harte le magazine ne devînt exclusivement littéraire, au détriment de sa fonction initiale, à savoir le « développement matériel de la côte [ouest]⁵ ». Certaines annonces publicitaires dans les premiers numéros témoignent de cette volonté de promouvoir la Californie et San Francisco afin d'y attirer les investisseurs. Parmi les annonceurs en

3 Ce buste figurait sur les premiers numéros d'*Atlantic*, avant d'être remplacé par le drapeau américain.

4 Advertisement, *The Overland Monthly*, vol. 3, n° 6, décembre 1869.

5 Anton Roman, 1898, p. 73. "My only objection at that time to Mr. Harte was that he would be likely to lean too much to the purely literary articles, while what I was aiming at was a magazine that would help the material development of the coast."

décembre 1870 se trouvaient compagnies d'assurances (R.B. Swain & Co, Pacific Insurance Company) et banques (Savings and Loan Society, Bank of California, California Trust Company...). La liste des publications de l'éditeur John H. Carmany, à qui Roman vendit le magazine en 1869, est également éloquent. À l'exception dudit magazine et d'un hebdomadaire religieux, *The Pacific*, les quatre autres magazines étaient à l'évidence à vocation commerciale ou financière, à en juger par leur titre – *The Commercial Herald and Market Review*, *The San Francisco Market Review*, *The San Francisco Weekly Stock Circular*, et *The Commercial Herald Freight Circular*.

Il était dès lors logique que la politique éditoriale d'*Overland* favorisât les articles susceptibles d'assurer la promotion du *Golden State*, et celle de San Francisco, son centre économique, politique et culturel... Toutefois l'événement des premiers articles offre un tableau contrasté.

Certains sont véritablement dignes d'une brochure touristique : ainsi, en août 1868, « Farming Facts for California Immigrants » n'avait de cesse de louer l'extraordinaire étendue de terres arables en Californie, au sol « d'une richesse inépuisable » ...et aux prix relativement bas. Sous la plume lyrique de l'auteur, la nature y était magnifiée :

The few clouds which there are having a fashion of scudding along the mountain tops in protean shapes, whose ever-changing play sheds grace and sublimity over all [...]. The vale of Napa is remarkable as an example of this enchantment in its rarest exhibition. (Silver, 1868 : 180)

Mieux encore, sous les cieux cléments de la Californie, on se prenait à rêver à l'incroyable rentabilité des orangers, mais aussi à un homme nouveau : comme l'écrivait W.C. Bartlett en septembre 1868, "Who knows but this blend of climates will yet produce the perfect type of the coming man?" (Bartlett, 1868: 264)

Dans le registre gustatif, Noah Brooks quant à lui admirait l'abondance et la diversité des restaurants de San Francisco, tout en soulignant la relative modicité de leurs menus en comparaison de la côte est (Brooks, 1868).

Au-delà de sa prodigalité, la beauté de la nature était également mise en valeur, notamment dans un article plus nuancé sur le progrès des arts à San Francisco. L'auteur y reconnaissait que si l'art n'en était là qu'à ses balbutiements – après tout la ville était encore jeune, et le « vide culturel », presque parfait –, il était riche de promesses ; comment en effet les artistes n'auraient-ils pas été inspirés par ses paysages, "its panorama of natural charms destined to inspire poets, to glow on the canvas of painters, and to take on the magic of human association and tradition". (Avery, 1868 : 31)

D'autre part le goût raffiné des habitants de San Francisco ne pouvait qu'être bénéfique au développement des arts, d'autant qu'il se combinait à la prospérité de la ville. L'auteur rappelait qu'en quelque 20 ans – profitant du déséquilibre engendré par la guerre de Sécession qui avait mis un frein à l'industrie de l'Est – San Francisco s'était hissée au troisième rang national sur le plan du commerce extérieur, et le portrait ne s'arrêtait pas là :

During the twenty years that have followed [the shock of the gold discovery] the city has [...] filled in and covered with warehouses two hundred and thirty acres of tide lands, [...] created about two hundred millions of wealth; has exported a

thousand millions of gold and silver, nearly all the product of California mines; has established manufactures whose annual product is valued at twenty-five million... (Avery, 186: 29)

Dans une veine similaire, Harte s'efforça à son tour de louer les efforts méritoires des artistes de la ville, en en soulignant l'ancre local :

Many crudities are forgiven that would else be sharply condemned, and it is not simply the dictate of charity, but of duty, to speak rather of the merits than faults of these essays [...]. These remarks apply particularly to the younger class of artists, whose culture is entirely local, and who find their inspiration almost exclusively in the scenery of the Pacific. (Harte, "Etc." janvier 1869 : 94)

Pourtant on l'imagine mal louant dans le même article les arts et la réussite commerciale de la ville. En effet le rédacteur ne manquait pas d'éreinter, quand il le pouvait, la société de San Francisco, comme l'attestent ses éditoriaux entre juillet 1868 et décembre 1870. On y trouve quelques commentaires bien tournés sur la situation sociale et raciale, ainsi lorsqu'il critiquait les conditions d'accueil lamentables de l'hôpital du comté de San Francisco, ou lorsqu'il dénonçait l'hypocrisie d'une société qui s'offusquait qu'un maître d'école fouette un de ses élèves, tandis que, poursuivait-il, *"[it] has even been argued that flogging is degrading to the 'manliness' and 'self-respect' of the San Francisco youth, whose fearless stoning of Chinamen has long been the wonder of an admiring world"*. (Harte, "Etc.", avril 1870 : 379)

Plus généralement, deux tendances se dessinent dans ses critiques, l'une visant la suffisance des habitants de San Francisco, l'autre leur matérialisme crasse.

La Société des Pionniers de Californie, dont les membres étaient tous parvenus sur la côte ouest avant 1850, était l'une des cibles privilégiées de Harte. Ce club avait érigé en vertu quasi aristocratique la date d'arrivée de ses membres et de leurs descendants, sur un modèle assez semblable à l'aristocratie de la Nouvelle-Angleterre se réclamant des premiers Pères pèlerins. À l'occasion d'une de leurs commémorations, Harte écrivait en octobre 1869 :

We [...] are doubtful whether a Society for the Suppression of Local Pride would not, on the whole, be more truly beneficial to a State whose natives think nothing of seriously asking strangers "if this is not the most wonderful country on the globe?"[...] And we confess to indulging in a fond and foolish dream of the future [...] when California Pioneers shall be able to see that the world has not stood still, outside of California; [...] that there are cities as large as San Francisco much more cleanly in aspect and tasteful in exterior [...]. (Harte, "Etc." octobre 1869 : 383)

Harte ridiculisait volontiers l'idée que sa « prospérité », sa « générosité » clamée haut et fort, et sa localisation, faisaient de la ville un lieu exceptionnel (Harte, " Etc. " juin 1870 : 575). Tout en promouvant la production littéraire locale, il rappelait combien San Francisco était nécessairement rattachée et liée à la nation tout entière – et de manière d'autant plus évidente en 1869, à l'heure où la ligne transcontinentale était enfin achevée :

This continual encounter of East and West may rub down some of our salient characteristics; this uncorking of the bottle may dissipate the flavor of our

civilization; but it will broaden us on a national basis, and do us good—albeit not in the way those pioneers imagine who still look back with longing to the Robinson Crusoe-like exclusiveness of '49. And the sooner we learn the lesson that the Pacific Railroad was not built to help California alone, but Chicago, Omaha, and New York, the sooner we will be able to appreciate its magnitude and its real benefits. (Harte, "Etc." septembre 1869 : 291)

Il est vrai que le transcontinental allait enrichir quelques *happy few* – notamment les "Big Four" qui allaient s'emparer du contrôle des lignes Est-Ouest et Nord-Sud⁶ – mais il entraîna également la faillite de certains marchands qui ne pouvaient faire face à la concurrence venue de l'Est.

Aux yeux de Harte, les San Franciscains, qui ne cessaient de s'enorgueillir des bontés de la nature et du climat qui leur offraient les premières fraises et asperges, avaient perdu l'humilité qu'aurait dû leur inspirer cette nature si majestueuse et imposante de la Californie. Il en prit pour preuve le comportement de San Francisco lors du tremblement de terre d'octobre 1868.

Ses confrères de la presse de San Francisco avaient reçu comme consignes d'un comité d'hommes d'affaires de minimiser l'impact de ce phénomène naturel afin de ne pas effrayer d'éventuels investisseurs; nullement intimidé, Harte se lança dans une satire de « l'instinct commercial » de la ville (Brooks, 1899 : 450⁷) :

[...] it seems to have been settled by the commercial instinct, that the maximum strength of an earthquake has been reached [...]. It has also been settled in some vague, mysterious way, that San Francisco will never be the focus of any great disturbance [...].

The commercial statement is useful in keeping up our credit abroad; but one of the cheap photographs of the ruins in San Francisco and San Leandro, taken by the sun who looked, if possible, even more calmly on the whole disaster than the entire Chamber of Commerce—one of these photographs in an eastern city will, it is to be feared, outweigh the commercial circular, although signed by the most influential men.

Perhaps hereafter we in California will be more respectful of the calm men of science who studied the physique of our country without immediate reference to its mineralogical value. (Harte, "Etc." novembre 1868 : 480-481)

L'ironie de Harte est ici particulièrement savoureuse, et il se saisit de ce regrettable épisode – ou plutôt, de sa regrettable gestion – pour fustiger à la fois « l'esprit mercantile » et le matérialisme des descendants des Argonautes. Dans un précédent éditorial, il avait ironiquement salué le succès du salon du Mechanics' Institute, cette « apothéose du Matérialisme » transformée en « foire aux Vanités », et s'était interrogé sur les loisirs de la jeunesse qui y avait paradé.

One is concerned to know what will become hereafter of the ten thousand people who were wont regularly to spend their evenings there [...]. Will they walk the streets and look at the shop-windows until the fatal fascination

6 Voir Johnson, California, 241-242. Il s'agit de Leland Stanford, Collis Huntington, Mark Hopkins et Charles Crocker.

7 L'ironie de Harte lui vaudrait quelques déboires: en effet lorsque lui fut proposée la chaire de littérature contemporaine à l'Université de Californie, l'un des administrateurs se souvenant de cet affront, lui refusa son soutien.

is past? Or will they patronize private theatricals, church fairs and literary societies? (Harte, "Etc." octobre 1868 : 386)

Son inquiétude pour la culture dans cette ancienne ville de chercheurs d'or se doublait d'une intense suspicion à l'égard de la spéculation, qui non seulement avait fait grimper le prix des terrains de manière vertigineuse, mais menaçait une des institutions culturelles de la ville, la Mercantile Library fondée en 1835. Harte ne pouvait tolérer qu'une telle institution fût contrainte pour subsister à monter une pièce ridicule ou à organiser une loterie, activités vulgaires aux antipodes de sa conception de la culture et de la littérature :

It is not a very pleasant commentary on our public spirit that the Mercantile Library of San Francisco has had to assume the attitude of mendicancy before the public; it is still less complimentary to our taste that the only successful popular attempt to raise money for it was based upon an appeal to an instinct which had about as little to do with a love of literature as it was possible to conceive. (Harte, "Etc." août 1869 : 191)

La vente des billets de la loterie de 1870 rapporta quelque 310 122 dollars (*New York Times*, 3 décembre 1870). Cette affaire était surtout symptomatique du déclin de ces institutions fondées dans les années 1820 par – et pour – les marchands et employés de bureau. Ces bibliothèques avaient eu pour vocation à la fois de parfaire la culture des marchands, et de célébrer leur contribution au développement des grandes cités commerçantes ; après la guerre de Sécession, l'unité de cette profession étant mise à mal par la montée en puissance de la finance et d'autres activités industrielles, il devenait de plus en plus difficile de faire valoir un intérêt purement catégoriel, et ces bibliothèques allaient progressivement être remplacées par les bibliothèques publiques (Ditzion).

D'une certaine manière, la bibliothèque et le magazine dirigé par Harte avaient en commun la même nature duelle, entre vocation littéraire et développement économique. N'en déplaise au rédacteur en chef, la ville avait été bâtie par des *go-getters*, sur l'or et les terres qui s'échangeaient à la bourse de San Francisco créée en 1862. Et Pierre Lagayette de rappeler que c'est l'argent des marchands qui permit que « survivent la culture et le bon goût⁸ ». De même, n'oublions pas dans quel esprit *The Overland Monthly* avait été créé par Anton Roman :

The nature and character of the magazine will embrace, to the fullest extent, the commercial and social interests of California and the Pacific Coast. (Roman, 1898 : 73)

Harte écrivait à une période charnière dans l'histoire de San Francisco. En 1868 la société des Argonautes disparaissait progressivement, alors que la ville n'était pas entièrement entrée dans le *Gilded Age*. Les valeurs des premiers pionniers seraient bientôt remplacées par celles du capitalisme, et dans ce

8 « Ainsi, San Francisco put s'enorgueillir d'avoir le premier système d'enseignement public de Californie, les premiers journaux, les premières revues littéraires, des théâtres, des restaurants chics, des magasins de luxe et, à mesure que s'amplifiait l'exploitation minière, de splendides maisons pour ceux qui avaient fait fortune. » (Pierre Lagayette, p. 58)

moment de grandes transformations, il était légitime de s'interroger sur l'avenir de la capitale culturelle de la Californie...

Au début de 1871 Harte quitta San Francisco et *The Overland Monthly* pour travailler auprès des *Brahmins* de Boston. Sa collaboration avec *The Atlantic Monthly* allait, d'une certaine manière, signer le déclin de sa carrière littéraire ; ironie du sort, le prestigieux magazine ne lui offrit jamais le pont d'or qu'il espérait.

Les craintes d'Anton Roman furent largement réalisées — mais quelle importance ? Après tout, la réussite de son magazine tient à ce qu'il sut révéler au pays tout entier un nouveau centre littéraire, si éloigné fût-il de l'historique Boston. Ainsi qu'on pouvait le lire en 1883 dans le numéro qui célébrait la renaissance du magazine, “and so it came that the best literary life and spirit of the Pacific coast was represented in the OVERLAND. The new commonwealth of letters in this 'far-off country' had a definiteness never known before” (“Overland Reminiscences”, 1883: 5). *The Overland Monthly* contribua à consolider le *San Francisco Circle*, et pour emprunter au vocable commercial, il permit la valorisation et l'exportation du San Francisco littéraire bien au-delà de la Bay Area. Terminons plutôt par des chansons... et laissons à la poésie de Harte le soin d'exprimer sa vision de San Francisco :

San Francisco from the Sea

I know thy cunning and thy greed,
Thy hard high lust and wilful deed,

And all thy glory, loves to tell,
Of specious gifts material

Drop down, O fleecy Fog, and hide
Her skeptic sneer, and all her pride!

....
When Art shall raise and Culture lift
The sensual joys and meaner thrift,

And all fulfilled the vision, we
Who watch and wait shall never see—

Who, in the morning of her race,
Toiled fair or meanly in our place—

But, yielding to the common lot,
Lie unrecorded and forgot.

(Harte, juillet 1868: 63-64)

Ouvrages cités

Sources primaires

- EVERY Benjamin Parke, "Art Beginnings on the Pacific", *The Overland Monthly*, vol. 1, n° 1, juillet 1868, p. 28-34. Making of America Journals 10 Déc. 2008 <<http://quod.lib.umich.edu/m/moajrnl>>
- BARTLETT William Chambers, "Tropical Fruits of California", *The Overland Monthly*, vol. 1, n° 3, septembre 1868, p. 263-268. Making of America Journals 10 Déc. 2008 <<http://quod.lib.umich.edu/m/moajrnl>>
- BROOKS Noah, "Restaurant Life in San Francisco", *The Overland Monthly*, vol. 1, n° 5, novembre 1868, p. 465-473. Making of America Journals 10 Déc. 2008 <<http://quod.lib.umich.edu/m/moajrnl>>
- HARTE Bret, "Etc. ", *The Overland Monthly*, vol. 1, n° 1 vol. 5, n° 6, juillet 1868-décembre 1870. Making of America Journals 15 Nov. 2008 <<http://quod.lib.umich.edu/m/moajrnl>>
- , vol. 1, n° 1, p. 99-100.
- , vol. 1, n° 4, octobre 1868, p. 385-388.
- , vol. 1, n° 5, novembre 1868, p. 480-484.
- , vol. 2, n° 1, janvier 1869, p. 93-96.
- , vol. 3, n° 2, août 1869, p. 191-192.
- , vol. 3, n° 3, septembre 1869, p. 290-91.
- , vol. 3, n° 4, octobre 1869, p. 382-388.
- , vol. 4, n° 4, avril 1870, p. 379-384.
- , vol. 4, n° 6, juin 1870, p. 575-580.
- , "San Francisco from the Sea", *Overland Monthly*, vol.1, n°1, juillet 1868, p. 63-64.
- ROMAN Anton, "The Beginnings of *The Overland* as Seen by the First Publisher", *The Overland Monthly*, vol. 32, n° 187, juillet 1898, p. 72-75. Making of America Journals 10 Déc. 2008 <<http://quod.lib.umich.edu/m/moajrnl>>
- SILVER John S., "Farming Facts for California Immigrants", *The Overland Monthly*, vol. 1, n° 2, août 1868, p. 176-183. Making of America Journals 10 Déc. 2008 <<http://quod.lib.umich.edu/m/moajrnl>>

Sources secondaires

- Anon., éditorial, "Overland Reminiscences", *The Overland Monthly and Out West Magazine*, vol.1, n° 1, janvier 1883, p. 1-6.
- BOOTH Bradford A., "Bret Harte Goes East: Some Unpublished Letters", *American Literature*, vol. 19, n° 4, janvier 1948, p. 318-335.
- , "Unpublished Letters of Bret Harte", *American Literature*, vol. 16, n° 2, mai 1944, p. 131-142.
- BROOKS Noah, "Early Days of 'The Overland'", *Overland Monthly*, vol. 32, n° 187, juillet 1898, p. 3-11.
- , "Bret Harte in California", *Century Magazine*, vol. 58, n° 53, juillet 1899, p. 447-451.
- CAUGHEY John Walton, "Shaping a Literary Tradition", *Pacific Historical Review*, n° 8, 1939, p. 201-214.

- DITZION Sidney, "Mechanics' and Mercantile Libraries", *Library Quarterly*, vol. 10, n° 2, avril 1940, p. 192-219.
- GODFREY Brian J., "Urban Development and Redevelopment in San Francisco", *Geographical Review*, vol. 87, n° 3, juillet 1997, p. 309-333.
- JOHANNINGSMEIER Charles, *Fiction and the American Literary Marketplace, The Role of Newspaper Syndicates, 1860-1900*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, 284 p.
- JOHNSON David Allan, *Founding the Far West: California, Oregon and Nevada, 1840-1890*, Berkeley, University of California Press, 1992, 474 p.
- LAGAYETTE Pierre, *Californie, mirages et miracles*, collection histoire régionale des États-Unis, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1990, 131 p.
- MAY Ernest R., "Bret Harte and *The Overland Monthly*", *American Literature*, vol. 22, n° 3, novembre 1950, p. 260-271.
- MORROW Patrick D., "Bret Harte, Mark Twain, and the San Francisco Circle", in J. Golden Taylor, *et al.*, éd., *A Literary History of the American West*, Fort Worth, Texas Christian University Press, 1987, p. 339-358.
- MOTT Frank Luther, *American Journalism, A History of Newspapers in the United States through 250 Years, 1690 to 1940*, New York: Macmillan, 1941, 772 p.
- , [1938], *A History of American Magazines, 1850-1865*, vol. II, Cambridge, Mass., Belknap, 1957, 649 p.
- , [1938], *A History of American Magazines, 1865-1885*, vol. III, Cambridge, Mass., Belknap, 1957, 720 p.
- WAGNER Henry R., "Commercial Printers of San Francisco from 1851 to 1880", *Papers of the Bibliographical Society of America*, vol. 33, 1939, p. 69-84.

Table des matières

Avant-propos	5
--------------	---

Cartes et territoires

Cynthia GHORRA-GOBIN, Interpréter San Francisco : la permanence d'une centralité dans un cadre métropolitain	11
Pascale SMORAG, Et si San Francisco nous était contée : l'histoire de la ville racontée par sa toponymie	28
Frédéric LERICHE et Jasper RUBIN, Economie culturelle et urbanisation : San Francisco, produit culturel	39
Marie BOLTON et Nancy C. UNGER, Hope and Disappointment : San Francisco Housing Reconstruction after the 1906 Earthquake and Fire	55

Culture et société

Yuko MATSUMOTO, Orientalism in the Cosmopolitan City : Constructing Sanitary Exoticism in San Francisco before World War II	69
Matthew GRAVES, Linked by the Sea: The Twinning of San Francisco and Sydney in Vernacular Tradition and Public Commemoration	79
Amy LIPPERT, "Seeing Just About Everything": Visual Desire and Virtual Reality in Antebellum San Francisco	91
Meredith TROMBLE, Growing Public Art from Urban History: Amy Franceschini's Victory Gardens Project	101
Claude MASSU, San Francisco et l'architecture contemporaine : le de Young Museum (Herzog & de Meuron, 2005)	113

Écrire la ville : éditeurs et écrivains

Maia IPP, A History of City Lights: 56 Years in the Life of a Literary Meeting Place	127
Cécile COTTENET, San Francisco sous la plume de Bret Harte : The Overland Monthly, 1868-1871	141
Anne REYNES, "Seeing the Sights in San Francisco" avec Kay Boyle : lieux ou non-lieux de la contestation, Bay Area, 1967-70	151
Peggy PACINI, "This is the end" : Big Sur de Jack Kerouac, ou la frontière de l'errance	163
Sylvie MATHÉ, Francisco vs Narciso : San Francisco comme cœur compassionnel dans The Crying of Lot 49 de Thomas Pynchon	175
Emmanuelle DENANOË-BRUN, Bienvenue à Cauchemar ville ? La San Francisco fantasmée de Dashiell Hammett	183

Filmer la ville

Serge CHAUVIN, Sirènes portuaires et pentes fatales : quelques remarques sur San Francisco, ville sans loi du film noir	197
Pierre-François PEIRANO, La représentation de San Francisco dans Dark Passage de Delmer Daves (1947)	203
Anne-Marie PAQUET-DEYRIS, Topographie réelle et fictionnelle/fantasmée : redessiner la ville dans San Francisco de W.S. Van Dyke (1936)	215



SAN FRANCISCO À L'OUEST D'ÉDEN

SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES

s'interroge sur
le fonctionnement
et la complexité
des sociétés,
questionne
les modèles
explicatifs
existants dans
une approche
pluridisciplinaire
et ouverte.

San Francisco sous toutes ses coutures: art, architecture, photographie, film, roman, édition, économie, géographie, histoire, depuis la fondation de Yerba Buena, au XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, en passant par la ruée vers l'or au milieu du XIX^e, le tremblement de terre de 1906, la *beat generation*, le mouvement contestataire des années 1960, le mouvement gay, les révolutions numériques, nutritive et écologiste, le Golden Gate Bridge, Haight-Ashbury, Mission, Chinatown, Telegraph Hill... autant de lieux, de dates, de moments, qui sont évoqués et étudiés dans ce volume qui éclaire aussi les représentations et inventions fictives de la ville de San Francisco au cinéma et dans le roman; la place du livre, des écrivains, de l'édition dans la ville; les histoires urbaines spécifiques que racontent l'architecture, les lieux mémoriels, la sculpture, l'image photographique; les points de rencontre entre géographie et histoire...

En couverture:
Yan Nascimbene, 2009.

Sophie Vallas, Richard Phelan, Sylvie Mathé et Hélène Christol enseignent la littérature, la civilisation et l'histoire américaines à l'université de Provence.